

# *Des gens pleins d'amour* **qui ne savent pas aimer**



*rencontre avec*

**Gérard Rouzier**

**Gérard Rouzier est comédien, auteur et metteur en scène, et c'est par son métier de comédien qu'un processus essentiel a commencé pour lui. Ayant fait un retour aux textes bibliques, il a ressenti une présence, une évidence et, entre spectacle et témoignage, il a notamment prêté sa voix à Jean l'Évangéliste. A la demande de spectateurs qui souhaitaient aller plus loin, il a mis au point les ateliers *Bible et Théâtre*, issus de la pratique théâtrale, mais aussi des enseignements de K. G. Dürckheim et de Roger Vittoz pour ce qui est de la présence à l'instant et de la qualité d'écoute. Pour une rencontre intime avec la Parole, il propose une approche viscérale, où l'écoute du ressenti de chacun et son acceptation hors de tout jugement sont essentiels. Démarche de connaissance de soi à même de toucher toute personne en recherche.**

**G**érard Rouzier, vous animez des ateliers « Bible et Théâtre ». Quelle est la genèse de ces ateliers et en quoi consiste le travail, à la fois spirituel et théâtral, que vous proposez ?

L'idée de ces ateliers est née de ma rencontre avec les spectateurs de « L'Évangile selon Saint Jean » qui me demandaient souvent pourquoi j'avais décidé d'interpréter l'Évangile sur scène, et comment je m'y étais préparé. Leurs questions m'ont obligé à réfléchir sur le lien entre ma relation avec le texte, ma quête personnelle et ma pratique théâtrale. Puis les demandes se sont précisées : « N'avez-vous jamais pensé à proposer des ateliers spécifiquement sur le texte biblique, et sur cette manière qui vous est personnelle de l'aborder ? » Voilà comment sont nés les ateliers « Bible et Théâtre ».

Le travail que je propose est issu de la pratique théâtrale, mais également de ce que j'ai découvert sur le silence et l'accueil d'un geste à l'intérieur de soi, au Centre Dürckheim de Mirmande, et des exercices de retour à l'unité de la méthode Vittoz.

Au départ, mon travail d'interprétation de l'Évangile était instinctif et intuitif, je n'appliquais pas de techniques particulières mais, peu à peu, je l'ai conscientisé et affiné pour pouvoir le transmettre aux autres. La démarche consiste à intégrer un passage du texte



*Gérard Rouzier dans le spectacle « Van Gogh ».*

biblique, à se l'approprier. A l'apprendre par cœur, à le répéter, mot par mot, phrase par phrase. A écouter cette parole à l'intérieur de soi. On prononce les mots, on goûte les mots et leur résonance : Comment ces mots m'affectent-ils ? Comment est-ce que je me sens ? Ma perception est-elle négative, désagréable, agréable ? Qu'est-ce qui se passe vraiment en moi ?

En travaillant ainsi l'Évangile de saint Jean, j'ai vécu une rencontre très forte, très bouleversante avec le texte, que je répétais en marchant dans la campagne. Quand je ne comprenais pas un passage, je le répétais, encore et encore... Je m'arrêtais dans le silence et je goûtais comment les mots m'affectaient. Et je recommençais. Puis, je passais à un autre passage ; même si je n'avais pas compris le précédent, il s'était installé en moi comme une saveur que je continuais à contempler de l'intérieur... Grâce à cette patiente rumination, aucune parole n'est restée vide de sens pour moi. Bien sûr, je n'ai pas la prétention d'avoir tout compris mais, plus tard, j'ai été heureux de découvrir que ma compréhension rejoignait certaines analyses scientifiques établies à la lumière de connaissances théologiques que je ne possédais pas du tout. C'était une joie de constater que, par un cheminement fait d'intuition et de démarche artistique, on pouvait rejoindre les conclusions de certaines exégèses.

Aujourd'hui, je dois avouer que je suis étonné de

voir l'importance et la puissance de ce travail sur les participants des ateliers, qui sont attirés par cette approche plus viscérale qu'intellectuelle de la Bible. Au début, je pensais que ces ateliers s'adresseraient uniquement à des chrétiens, mais de plus en plus de personnes « en recherche » y participent également, motivées par une démarche de connaissance de soi.

Chaque atelier commence par un temps de silence, une méditation guidée, de façon à créer une disponibilité à ce qui va arriver. Ensuite, je lis une parole du texte biblique, en invitant chacun à ne pas laisser l'intellect s'en emparer immédiatement, mais à goûter l'écho de ces paroles.

« J'entends une parole », « je me mets à l'écoute de mon ressenti », « j'accepte mon ressenti sans jugement »... Trois attitudes qui sont vraiment les clefs d'or de ce travail.

**Jusqu'où cette approche, à la fois contemplative et théâtrale du texte biblique, peut-elle nous entraîner ? Vers quelles prises de conscience, quelles transformations ?**

C'est délicat pour moi de répondre à cette question... Nicole Carré, qui est psychanalyste et qui anime certains de ces stages avec moi, m'a confié que pour elle ce travail va aussi loin, et parfois plus loin, qu'une

approche psychanalytique. Cette écoute intérieure descend vraiment dans les profondeurs de l'être... Il faut imaginer ce que peut représenter, par exemple, le fait de répéter des paroles telles que : « Mon âme exalte le Seigneur »... Les mots « mon âme », à eux seuls, peuvent projeter certaines personnes dans la découverte à la fois simple et bouleversante qu'elles possèdent une âme : « J'ai une âme ! » Grâce à cette perception soudaine, certains doutes ou résistances vis-à-vis de leur foi s'estompent ou au contraire se clarifient, ce qui dans les deux cas participe activement à la construction ou la réparation de la personne. Leur cheminement spirituel s'enracine alors dans une plus grande certitude dès qu'elles entrent en profondeur dans le texte. Dans le passage où Jésus dit « Qui dites-vous que je suis ? », une telle question, « Qui est le Christ pour moi ? », ne peut être rationalisée, évitée ou négociée intellectuellement. Qu'est-ce que ça me fait ? Je peux ressentir un trou à l'estomac, une émotion, je peux sentir mon cœur battre plus fort. Cette question peut me sécher la gorge, me paniquer ou m'inhiber – « je ne peux pas répondre à cette question, je ne veux pas », « j'ai envie de fuir ou de me mettre en colère » ou au contraire m'exalter. Les réactions émotionnelles ressemblent à celles qui s'expriment au cours d'un travail thérapeutique : des rires, des larmes, de la colère... On fait du déblayage dans son inconscient, dans ses mécanismes, ses croyances, ses peurs, et on développe une nouvelle qualité de rencontre avec la Parole.

**En vous écoutant parler, je me disais que cette démarche d'appropriation du texte biblique permettait, peut-être, de passer de la croyance à la foi. Dans la croyance, on a parfois tendance à s'en remettre aux exégèses et définitions extérieures des textes sacrés, que l'on peut prendre pour argent comptant, tandis que ce que vous proposez est un lien direct avec le texte, une absence d'intermédiaire entre soi et la Bible ?**

Cette redécouverte de la parole nue évite de s'embarquer dans des idéologies extrêmes et fanatiques. On s'éloigne du discours pour se recentrer sur ce qu'on éprouve. Le catholicisme s'en est longtemps remis aux clercs pour l'interprétation de la Bible qui, avant Vatican II, n'était pas lue par la communauté des croyants. Le protestantisme, de son côté, se méfie des interprétations personnelles et préfère soumettre le sens des textes bibliques à l'approbation d'une communauté pour éviter une interprétation délirante. Le travail que je propose ne prétend pas produire de nouvelles interprétations individuelles, mais en revanche c'est une rencontre intime avec le texte tel qu'il est. Mon rôle est de

créer les circonstances pour que cette intimité ait lieu, de baliser un parcours pour permettre la rencontre entre une parole et une personne. Et, effectivement, c'est irrationnel mais, en même temps, ce n'est pas vague, car il s'agit de ce que la personne ressent. Dans le Prologue de l'Évangile de Jean, on lit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu, (...) et le Verbe s'est fait chair... » Et plus loin, Jésus, qui est le Verbe fait chair, dit : « Je suis le pain vivant, celui qui mange de ce pain vivra pour la vie éternelle, et le pain que je donne, c'est ma chair que je donne pour que le monde ait la vie ». Si la chair du Verbe est la parole et, la parole, le pain dont je me nourris, cela signifie que la relation à la parole est une expérience essentielle, fondatrice, fondamentale. Dans un passage de l'Apocalypse, l'Ange donne à manger à Jean : il lui donne à manger « le petit livre ». Et le petit livre dans sa bouche est comme du miel et devient amer dans ses entrailles. Lire certains ouvrages de sagesse est un vrai bonheur à tel point qu'on les dévore. Mais souvent, ces mêmes paroles peuvent être ressenties comme amères si nous essayons de les appliquer « en esprit et en vérité » à notre vie personnelle.

Grâce à cette écoute intérieure du texte biblique, on quitte ce que j'appelle « la séduction spirituelle » pour entrer dans une rencontre authentique avec la Parole. On fait l'expérience de l'incarnation du Verbe en soi. D'où des questions essentielles : est-ce que je vis vraiment les mots que je suis en train de dire ? Où en suis-je dans ma quête spirituelle ? Dans les ateliers, j'insiste pour que nous ne portions aucun jugement sur nous-mêmes. Le but est de savoir où nous en sommes et de l'accepter. Ce travail peut être mis au service de la religion mais il est avant tout une expérience humaine.

**Cette expérience vécue avec la Bible, fonctionne-t-elle également avec des textes sacrés d'autres traditions ?**

J'ai expérimenté ce travail avec des textes hindous et bouddhistes, mais j'ai constaté que ce travail d'écoute des mots fonctionnait moins bien qu'avec la Bible, qui est le Livre de la Parole. Je peux imaginer que ce travail fonctionnerait avec le Coran, mais je n'en ai pas encore fait l'expérience. La Bible fait allusion à « la parole qu'on mange ou qu'on donne à manger ». Les couleurs culturelles intrinsèques à chaque religion conditionnent la manière dont nous allons faire l'expérience de l'être à travers un texte. Par exemple, dans le judéo-christianisme un ermite s'isole dans le désert ou dans une grotte, tandis que dans l'hindouisme, le sage se retire dans la forêt. Le désert nous installe dans la nudité d'une vision où rien ne va distraire notre regard, où la rencontre avec une parole se fera dans le silence et la

contemplation. La forêt, par la luxuriance de sa végétation, invite les sages hindous – les *rishis* – aux récits avec des animaux, des êtres magiques, à une parole riche et pleine de rebondissements avec les manifestations du monde extérieur.

**Qu'est-ce que l'expérience de l'interprétation de l'Évangile de saint Jean a transformé en vous ? Après douze années de représentations théâtrales, vous sentez-vous enrichi spirituellement ?**

Dire l'Évangile de Jean durant toutes ces années m'a sans aucun doute aidé à me construire. Avant de créer ce spectacle, je recherchais cette relation intime avec une parole essentielle.

J'étais plein de cette soif et de cette faim que je ne réussissais pas à nommer, à assouvir. Ce travail théâtral a structuré ma pensée, mes fonctionnements, mes réflexions. C'est un peu une grille de lecture du monde.

Tout a commencé avec le Prologue de Jean où il est dit : « Au commencement était le Verbe. Tout fut par Lui. Rien de ce qui fut ne fut sans Lui... » Quand j'ai lu cette phrase, la toute première fois, le sens des mots a résonné très fortement en moi. Ils sont la réponse à votre question. C'était ce que je cherchais depuis plus de vingt ans. Je cherchais à vivre le développement de ce Prologue. A vivre relié à Cela qui est dans tout, et par quoi tout existe. Tout d'un coup, je me suis trouvé face à une évidence : si je me mets à l'écoute de la voix de Cela, du goût de Cela, je peux alors lire le monde autrement... Notre paix intérieure et notre souffrance dépendent toujours du fait que nous ignorons Cela ou vivons en relation avec Cela, fuyons ou mentons à Cela qui est. Cette prise de conscience inspirée par le Prologue de Jean ne me met pas à l'abri des doutes, des moments d'incertitudes, de nouveaux questionnements. Dans son dernier livre, l'Abbé Pierre, demande : « Mon Dieu, pourquoi ? ». Quel est le sens de tout cela ? Et, il avance une hypothèse simple, émouvante : « C'est peut-être



Gérard Rouzier dans « l'Évangile selon Saint Jean ».

pour apprendre à aimer ». J'ai cinquante ans, et quand je regarde ce que j'ai fait je m'aperçois que je ne sais pas beaucoup aimer, tout en étant plein d'amour. J'ai parfois l'impression que pour beaucoup d'entre nous, c'est cela : nous sommes des gens pleins d'amour qui ne savons pas aimer. Certaines traditions disent que la création de Dieu est une histoire d'amour. Dans la Bible, et singulièrement dans l'Évangile de Jean, la relation du fils au Père est une histoire d'amour.

**Vous avez appris à vous approcher de « cette étincelle du commencement » par l'intuition, l'écoute silencieuse, le goût des mots, la méditation... Et vous avez réussi à faire cohabiter, dans votre vie, votre vocation artistique et la spiritualité...**

Oui, et je trouve que j'ai beaucoup de chance ! C'est une grâce. Et je peux le partager avec d'autres ! Quand les gens témoignent de ce qu'ils vivent dans les ateliers, je suis conscient que je ne suis pas maître de tout ce qui se passe pour eux.

**Quels sont les aspects de l'enseignement de K. G. Dürckheim que vous pratiquez encore aujourd'hui ?**

Je pratique l'assise en silence. Au fil du temps, j'ai réduit le temps de cette assise pour avoir aussi un temps de prière, un temps avec la parole. J'ai besoin de ce silence. Si je reste trop longtemps sans m'y ressourcer, la relation avec l'essentiel me manque.

L'enseignement de K. G. Dürckheim m'a aidé à me centrer, à être là. Il m'a appris à revenir plusieurs fois dans la journée au « Un ». L'enseignement du Docteur Roger Vittoz m'a également apporté cette présence à l'instant, cette qualité d'écoute et d'accueil. Il disait : « La réceptivité, c'est la sensation pure ».

Je ne vis pas cette présence en permanence, mais j'y reviens un certain nombre de fois dans la journée. Pour revenir au « Un », quelques secondes, un instant suffisent. Un jour, un médecin se plaignait à Dürckheim : « Tout ce que vous dites, c'est bien gentil, mais moi, je prends le volant quarante fois par jour pour aller voir des patients, je n'arrête pas une seconde, et ce n'est pas facile d'être toujours présent à soi-même dans ces conditions ! » Dürckheim lui a donné le conseil suivant : « A chaque fois que vous mettez le contact de votre voiture, vous prenez une seconde pour vous demander : qui met le contact ? » Un mois plus tard, le médecin a témoigné que cette simple pratique avait changé sa vie. Vittoz propose également un exercice très simple qui procure une présence à soi et un recentrage immédiat : il s'agit, autant de fois que nécessaire dans la journée, de dessiner un trait vertical dans l'espace, avec son index, en prononçant Un. Et en prenant une seconde pour l'éprouver.

**Revenons à votre parcours d'homme de théâtre : il est étonnant de voir la palette de rôles et d'univers différents que vous interprétez sur scène. Vous passez de l'Evangile de Jean au très comique Sherlock Holmes de votre comédie musicale où on chante,**



*Dans «Van Gogh».*

**danse, saute de joie, à Van Gogh, des ateliers « Bible et Théâtre » à des doublages de films... Quel est le fil conducteur de cette carrière en apparence hétéroclite ?**

Je répondrai : la parabole des talents. Nous sommes tous venus au monde avec un ou plusieurs talents, et je crois que ce que l'on a de mieux à faire, c'est de rendre grâce pour ces dons, en travaillant à les développer. J'ai été tenté de me spécialiser dans les spectacles autour des textes sacrés, mais la vie m'a proposé de m'ouvrir. Pourquoi se cantonner à un seul domaine ? La vie est plus vaste, plus large, que l'idée que nous avons de nous-

mêmes. Certains spectateurs ayant assisté à la fois au spectacle sur l'Evangile de saint Jean et à celui sur Van Gogh m'ont dit : « Quand j'écoute Van Gogh, je reçois mieux le message de l'absolu, cet élan d'amour, ce feu qui brûle dans l'Evangile de Saint Jean... » Je travaille là où je peux travailler, à travers le prisme de ma sensibilité et de mon tempérament, là où je me sens à ma place. Il y a quelques années, j'ai été tenté de m'identifier à mes maîtres, de renoncer à être acteur. Je voulais en finir avec cet éparpillement du métier d'acteur, où on ne gagne pas sa vie, où on vit au jour le jour. Je voulais suivre une formation au centre Dürckheim et devenir thérapeute. A la fin d'un stage, Pierre Philippon m'a dit : « Il me semble que tu te trompes ». Oui, je me trompais. Je commençais à me sentir très mal. S'accepter tel que l'on est et reconnaître ses charismes est très important. Je ne porte aucun jugement sur les traditions spirituelles qui prônent la négation de la personnalité comme chemin d'illumination. Pour certains, le chemin à suivre est celui de l'abandon, de la négation de tout ce qui est la personnalité, pour toucher au suc ultime de l'être. J'ai été tenté par cette voie. Mais aujourd'hui, je me reconnais mieux dans l'histoire suivante : le rabbin Zoussia

disait : « Quand je mourrai et que je me retrouverai au ciel, Dieu ne me demandera pas : pourquoi n'as-tu pas été Moïse ? Pourquoi, n'as-tu pas été Abraham ? Pourquoi n'as-tu pas été Issac ? Mais Il me demandera : "Zoussia, pourquoi n'as-tu pas été Zoussia ?" »

**Pourquoi avoir choisi d'interpréter le personnage de Van Gogh, qui était un être si déchiré, angoissé, souffrant ?**

J'ai découvert les lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo à l'âge de vingt-et-un ans. Cette lecture a été une véritable révélation, mon livre de chevet, ma référence. A cette époque de grande solitude et d'errance morale, intellectuelle et affective, je trouvais un écho à mes propres réflexions chez Van Gogh. Il y avait en lui une telle soif de vérité, d'authenticité, de sincérité. Il ne comprenait pas les arrangements pour vivre, les compromissions avec le monde, et il en est devenu fou. Je me plongeais avec gratitude dans sa soif d'absolu, dans sa solitude où l'enfermait sa quête, dans l'acuité avec laquelle il parle de la difficulté de vivre au quotidien cette exigence intérieure et artistique. Et trente ans plus tard, j'ai rassemblé les lettres de Van Gogh à Théo pour créer ce spectacle. Van Gogh était un fou d'amour. Il est mort d'un trop plein d'amour dont, ni vous ni moi, n'aurions voulu. C'était un homme de tous les excès. Il était un génie, un homme en avance sur son temps, rejeté, incompris, rien dans le monde ne pouvait accueillir son art. Les mots de Van Gogh touchent profondément parce qu'aujourd'hui un très grand nombre de personnes vivent la difficulté qui était la sienne. Pas besoin d'être un génie pour cela. « Je suis bon à quelque chose, à quoi pourrais-je servir ? A quoi pourrais-je être utile ? Il y a quelque chose au-dedans de moi, qu'est ce que c'est donc ?... Involontairement, j'ai toujours l'impression que le meilleur moyen pour connaître Dieu, c'est d'aimer ». Beaucoup d'artistes ressentent, et viennent me le dire après la représentation, cette culpabilité de l'artiste non reconnu comme « un vrai artiste » s'il ne s'est pas enrichi avec son art. « L'art est jaloux, il exige de nous tout notre temps et toutes nos forces. Etre considéré, quand on s'y consacre entièrement, comme un homme peu pratique et que sais-je encore, a parfois un goût bien amer ». Beaucoup se reconnaissent aussi dans cette agitation qui envahit l'artiste parce que son art ne le lâche jamais. Un artiste se sent à sa juste place uniquement quand il en train d'œuvrer. Van Gogh le dit avec force : « Il y a un feu en moi que je ne dois pas laisser éteindre, mais qu'au contraire je dois attiser même si je ne sais pas vers quelle issue cela va me mener... Je peux vivre sans Bon Dieu, mais je ne peux pas vivre

sans quelque chose qui est plus grand que moi, qui est ma vie, la puissance de créer. »

**Dans votre cas, la puissance de créer est indissociable de la relation avec Dieu, que vous cultivez même quand vous interprétez un personnage tel que Sherlock Holmes ?**

Louis Jouvét, dans son livre intitulé *Ecoute mon ami*, s'adresse à un comédien imaginaire et écrit : « La personnalité la plus haute est faite d'une distillation et sublimation de soi-même ». Pour moi, cela signifie que la réalisation de soi passe par le fait d'être capable d'abandonner toute forme quelle qu'elle soit, sans perdre la conscience de Cela. Incarner un personnage est toujours une invitation à ne pas perdre le lien avec Cela qui est. Mais toute cette théorie est plus facile à énoncer qu'à pratiquer ! Quand le soir je constate que, quelles que soient les difficultés affrontées, je suis revenu à une conscience d'unité, de présence à Cela, plusieurs fois dans la journée... je me sens un peu plus serein. En même temps je me demande parfois ce qu'il resterait de tout cela si je me retrouvais dans la rue ou dans un pays en guerre. Je fais allusion à la fragilité de notre privilège matériel car la situation écologique, sociale et économique actuelle est très incertaine, et nous ramène à ces notions spirituelles de pauvreté radicale dont on parle dans l'Apocalypse. Et notamment dans un passage que j'aime énormément : « Parce que tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche, parce que tu dis "je suis riche, je n'ai besoin de rien", et que tu ne sais pas que tu es pauvre, misérable, aveugle et nu, je te conseille d'acheter chez moi de l'or purifié au feu, un vêtement blanc pour te couvrir, et un collyre pour oindre tes yeux et retrouver la vue... » Cette phrase, qui peut sembler sévère, m'apparaît comme un rappel de notre réalité. Qu'on soit nanti, au chaud, bien nourri, notre condition humaine est celle de la pauvreté et de l'ignorance. Je ne veux pas me placer en prêcheur ! Je parle pour moi car je l'oublie sans cesse. Et les textes sacrés nous ramènent à la fragilité de notre existence. Nous sommes des êtres « fragiles, ignorants et nus ».

*Propos recueillis par Nathalie Calmé*

*Pour aller plus loin :*

Gérard Rouzier animera avec Terre du Ciel le stage « Naître d'en haut », du 15 au 17 avril (Pâques) et du 13 au 19 août (avec Nicolle Carré).